

pisme moderne — c'est à dire d'une façon exactement conforme aux vues de son fondateur dont les compatriotes comprendront peut être alors l'étendue de la faute qu'ils ont commise non seulement en s'abstenant de soutenir — mais même en s'essayant si longtemps à démolir l'œuvre olympique.

Si complet que soit le Stade de Berlin avec ses tribunes, ses vestiaires, ses dépendances, il ne saurait abriter tous les sports dont l'ensemble compose une Olympiade. Peut-être peut-on regretter qu'il n'ait pas paru possible d'y loger l'escrime et les autres sports de combat. Une très grande salle-galerie aménagée sous les vastes tribunes du champ de courses. par conséquent tout à fait à proximité paraît devoir être utilisée pour les escrimeurs qui s'y trouveraient fort à l'aise. Quant à l'aviron, l'embaras du choix est le seul qui se présente. D'un côté de Berlin, les lacs de Potsdam et, de l'autre, le cours élargi de la Sprée fournissent des parcours de premier ordre. Cette dernière combinaison dominera sans doute. La Sprée, à cet endroit, est vraiment l'idéal du genre par sa largeur, la régularité de son cours et le charme des paysages qui l'encadrent. De toutes façons on peut penser que l'olympiade nautique sera un succès. Les Rowing-clubs de Berlin sont puissants et tous ceux qui ont approché l'empereur Guillaume connaissent sa prédilection pour ce sport.

Les allemands ont ainsi établi un premier record. Trois années nous séparent encore de la VI^me Olympiade et déjà tout l'essentiel est prêt : l'enceinte glorieuse où se dérouleront la plupart de ses pompes et les rouages ingénieux et solides qui assureront son succès.



Le méfaits de l'accoutumance.



L'accoutumance et l'entraînement différent essentiellement. On serait même tenté de les dire contradictoires car l'un de ces termes implique l'idée de perpétuité et l'autre l'idée de provisoire. On les confond pratiquement parce que l'entraînement est une accoutumance et l'on oublie de remarquer que c'est une accoutumance à quelque chose d'exceptionnel et de progressif,

de passer aussi, ce qui en modifie complètement le caractère.

L'accoutumance fut longtemps synonyme de force. L'homme qui avait « des habitudes régulières » était récompensé par la santé et la puissance. On l'admirait de faire tous les jours la même chose aux mêmes heures et on le citait en exemple à la jeunesse. On n'avait peut être pas tort parce que la Société 'd'hier, sédentaire et réglée, réclamait ce genre de vertus et en tirait profit. Mais la Société d'aujourd'hui, instable et indépendante, s'en accommode mal. Elle veut bien des entraînés; elle ne désire pas des accoutumés. La mentalité de l'accoutumé en effet est peu favorable à l'initiative, peu faite pour le risque: elle ne le prépare pas à changer son fusil d'épaule de façon aisée et rapide, à choisir entre les routes, à Fauter un obstacle aussi bien qu'à le tourner selon la circonstance. Elle ne lui permet pas surtout de s'accommoder sans peine des brusques revirements qui surviennent de nos jours dans la vie d'un homme. Ces revirements laissent l'accoutumé très désorienté, meurtri du choc, sans force pour réagir. Les « vieilles mamans » songaient à de tels chocs quand elles enseignaient jadis avec une sagesse devant laquelle l'opinion s'inclinait que les « jeunes » doivent prendre bien garde de ne pas s'habituer à s'asseoir dans un fauteuil de crainte que le jour vienne ou, n'ayant plus qu'une chaise à leur disposition, ils ne souffrent trop du changement. A quoi le jeune d'aujourd'hui répondrait : je m'assois dans un fauteuil chaque fois que le puis parce qu'on y est mieux que sur une chaise, mais je ne reste longtemps, ni dans le fauteuil. ni dans la chaise. Et d'ailleurs quand je n'ai plus que la chaise, je travaille à rattraper le fauteuil....

Evidemment les bergers de Virgile seraient étonnés de ce langage. Avouons pourtant qu'il est plus viril et plus moral, que celui de l'accoutumé redoutant une incurable déception. Les méfaits de l'accoutumance sont partout sensibles autour de nous. Bien peu d'administrations publiques où il ne soit aisé de les constater. La plupart des entraves au progrès ou des brèches par lesquelles la civilisation présente peut redouter de voir pénétrer ceux qui souhaitent de la détruire sont dues à des excès d'accoutumance. Regardez bien et vous trouverez là le motif de toutes sortes de défauts sociaux et politiques auxquelles vous supposez des origines profondes, historiques ou philosophiques, et qui proviennent tout simplement du pli engendré par la répétition du même geste accompli dans le même état d'esprit.

On objectera que nous faisons en disant cela, le procès du

spécialisme et que le spécialisme dans des sociétés outillées comme le sont les nôtres est pourtant indispensable. D'accord; quand même cette nécessité a peut être été singulièrement exagérée. Les Etats-Unis s'en sont jusqu'ici relativement émancipés et il est très probable que ce ne fut pas sans une heureuse répercussion sur leur prodigieux essor national. Mais dans les vieux pays, même avec les modifications apportées à la vie collective par la démocratie et l'industrie, admettons l'absolue nécessité du spécialisme. Il ne s'ensuit pas que le spécialiste doive être *individuellement* un accoutumé. Il peut éviter de le devenir, et notamment par sa vie physique.... Ceci nous ramène à nos moutons qui sont, en l'espèce, le muscle et le sport.

L'accoutumé sportif existe. Il est même assez répandu. Il a fait beaucoup de tort à la cause sportive. C'est lui, le champion dont les facultés facticement exaltées s'évanouissent dès que cessent les conditions accessoires nécessaires à cette exaltation. C'est lui le nageur qui ne peut pas se jeter à l'eau tout habillé parce qu'il n'a jamais nagé qu'en costume de bain. C'est lui le cavalier de haute école qu'une journée de chasse à courre met à bas. C'est lui le gymnasiarque qu'un coup de poing renverserait. C'est lui le boxeur qu'une escalade intimide. On commence à revenir du culte voué à ces types incomplets. On s'aperçoit que la pratique de plusieurs exercices loin de nuire à celui dans lequel on prétend exceller aide souvent à s'y perfectionner. Et cette constatation s'étendra à d'autres domaines pour le plus grand bien du développement mental de l'humanité et pour la confusion de certaines doctrines obscurantistes trop longtemps en vigueur.

Donc nous, ne sortons pas de notre sujet. Nous indiquions tout à l'heure, que l'individu doit éviter de devenir un accoutumé et que la culture physique est un moyen d'éviter ce péril. Celui qu'on a dénommé un « demi-entraîné » ne risque rien à cet égard. Voici son portrait : « Le demi-entraîné est l'homme qui peut, à tout moment, substituer à sa journée habituelle une forte journée de travail musculaire sans dommage pour sa santé, sans que le soir, son appétit ou son sommeil s'en ressentent, sans qu'il éprouve autre chose que de la saine fatigue.... L'homme doit sentir que l'irruption éventuelle du travail musculaire dans son existence quotidienne n'est pas anormale mais conforme à l'équilibre fondamental de sa propre-nature (1)». Celui-là est l'opposé d'un accoutumé et pourtant il évite le péril de l'entraînement continu, état impossible à soutenir sans qu'il en résulte

(1) La Gymnastique utilitaire.

quelque accident ou quelque usure trop rapide de l'organisme. Ce « demi-entraîné » a beaucoup de chances de pouvoir transporter dans le domaine de l'activité sociale les qualités ainsi mises en pratique dans le domaine physique,

Maintenant il ne faut pas que la crainte de tomber sous le joug de l'accoutumance le fasse verser dans l'excès opposé qui est celui du « touche à tout ». Ce qui convient c'est l'intermittence, c'est l'ordre dans la diversité. Le touche à tout sportif est un inutile; le touche à tout social est un nuisible.

Toute une philosophie cherche à naître en ce moment, dont le principe fondamental quoique souvent inconscient est une rébellion contre la civilisation de l'accoutumance. Des savants lui préparent les voies d'accord sans s'en douter avec des industriels et des commerçants. Que les uns et les autres ne négligent pas de songer au travail musculaire. Le sport est l'école primaire de cette philosophie-là.



Encore l'affaire Thorpe.

La publication des documents de l'affaire Thorpe dans le dernier numéro de la Revue Olympique paraît avoir causé quelque émoi parmi nos lecteurs. Plusieurs ont manifesté leur étonnement de voir disqualifier pour une « peccadille » un homme qui avait fourni, en refusant des offres considérables, une preuve si péremptoire de son esprit amateuriste. Il est de fait que la lettre entière adressée par le délinquant à J. E. Sullivan est comme imprégnée de sentiment sportif. La simplicité, la naïveté même avec lesquelles il expose son cas lui gagneront le cœur de plus d'un sportsman et les deux phrases par lesquelles, sans rancune et très loyalement il parle de ses camarades « *who were earning money by ball playing during their vacations and who were regarded as amateurs at home* » et s'excuse d'avoir fait « *what I knew several other college men had done except that they did not use their own names* » ces deux phrases rappellent avec une involontaire mais mordante ironie certaine fable de Lafontaine intitulée : les animaux malades de la peste.